

Le Lotman des derniers travaux : à l'arrière, au front ou tout simplement « en route » ?

NATALIA AVTONOMOVA

Travail militaire [*ratnyj trud*] et travail scientifique

Le titre de cet article se fonde sur les métaphores tirées d'un entretien accordé par Youri Mikhaïlovitch Lotman en 1992¹. Elles ont surgi en réponse à la question sur le « destin de l'école de Tartu² », sur son état actuel, sur sa place et son rôle dans l'histoire

1. Jurij Mixajlovič Lotman, « O sud'bx "tartuskoj školy" » [Sur les Destinées de « l'école de Tartu »]. Cet entretien entre Peeter Torop et You.M. Lotman a été réalisé en 1992 et a été publié pour la première fois en 2003 dans le livre : Jurij Mixajlovič Lotman, *Vospitanie duši. Vospominanija, Besedy. Interv'ju* [L'Éducation de l'âme. Souvenirs. Conversations. Entretiens], éd. par Ljubov' Nikolaevna Kiseleva, SPb., Iskusstvo – SPB, 2003, p. 146-157.

2. Cette École peut être désignée de différentes façons : École sémiotique de Tartu / de Moscou-Tartu / de Tartu-Moscou (cf. par exemple A.D. Koševlev (éd.), *Ju.M. Lotman i tartusko-moskovskaja semiotičeskaja škola* [You.M. Lotman et l'école sémiotique de Tartu-Moscou], M., Gnozis, 1994 ; S.Ju. Nekljudov (éd.), *Moskovsko-tartuskaja semiotičeskaja škola. Istorija, vospominanija, razmyslenija* [L'École sémiotique de Moscou-Tartu. Histoire, souvenirs, réflexions], M., Jazyki russkoj kul'tury, 1998. Dans cet article, nous parlerons de l'École sémiotique de Moscou-Tartu.

de la science. On sait que Lotman aimait les métaphores guerrières : au front, il était chargé des transmissions dans un régiment d'artillerie. Quand, par la suite, il a repris ses études universitaires (interrompues à cause de la guerre), il portait sur sa vareuse deux décorations et une demi-douzaine de médailles. Pour You.M. Lotman, la guerre était une affaire d'honneur. De plus, d'après ce qu'il dit dans ses *Non-Mémoires* [*Ne-memuary*] en décrivant la situation d'avant-guerre et le pressentiment d'une catastrophe imminente, cette dernière, pour la jeunesse pensante de l'époque, devait être purificatrice et éliminer la « canaille » dans le pays. Ce n'est pas un hasard si, par la suite, il a dit : essayez de vous trouver en première ligne, c'est le seul moyen de vaincre la peur ! C'est pourquoi (même si aujourd'hui cela n'est pas toujours évident) ses métaphores guerrières concernent non seulement la technique militaire, mais, avant tout, l'éthique de la vaillance militaire, les actes humains significatifs³. Un jour, les futurs chercheurs analyseront toutes ces métaphores guerrières et autres chez Lotman, et élaboreront une grammaire, une poétique et une rhétorique de son style conceptuel, ce qui permettra de mieux comprendre ses textes. L'entretien dont il s'agit frappe par sa sincérité et, en même temps, par sa tristesse, ce qui n'est pas fréquent chez cet « optimiste incorrigible » qu'était Lotman. Dans ce cas particulier, le récit de ce qui avait été vécu sur le champ de bataille servait de fond à ses réflexions sur les batailles scientifiques de son époque et, en général, l'aidait à comprendre ce qui se passait dans la science en développement.

3. Parmi les autres métaphores guerrières connues chez Lotman, mentionnons encore l'image de la culture russe comme un champ d'entraînement militaire [*poligon*] pour la création d'une nouvelle méthodologie de la connaissance européenne. En expliquant que la culture russe était toujours en même temps russe et plus que russe [*bolee čem russkij*], qu'elle débordait de ses propres limites [*vyryvalas' za predely samoj sebja*], Lotman soulignait que c'était précisément cela qui « faisait des études théoriques de la culture russe non seulement une partie, mais aussi un inévitable champ d'entraînement militaire [*neizbežnyj poligon*] de la culture mondiale » (Jurij Mixajlovič Lotman, « Tezisy k semiotike russkoj kul'tury (Programma otdela russkoj kul'tury Instituta mirovoj kul'tury MGU) » [Thèses pour la sémiotique de la culture russe (Programme du département de la culture russe de l'Institut de la culture mondiale auprès de l'Université d'État de Moscou)], in A.D. Košelev (éd.), *Ju.M. Lotman i tartusko-moskovskaja semiotičeskaja škola*, M., Gnozis, 1994, p. 407-416 ; p. 416.

Imaginez, dit Lotman, que vous vous trouvez en première ligne, que votre petit détachement tient une position, que vous n'avez aucun renfort, que vous ne recevez aucune information au sujet des plans du commandement et que soudain vous voyez que de nouvelles troupes – des hommes et du matériel – arrivent de l'arrière et traversent ces mêmes tranchées où vous vous trouvez et passent à l'attaque. De ce fait, tous ceux qui étaient en première ligne encore une heure auparavant et tentaient avec peine de tenir la position se retrouvent à l'arrière. Déconcerté, vous vous redressez complètement – alors qu'avant il n'était même pas possible de sortir la tête de la tranchée – et commencez à tout voir sous un nouveau jour. Dans un contexte militaire, la situation est la suivante : toute une génération de soldats qui étaient en première ligne se retrouvent mémorialistes à l'arrière. Maintenant, transposée dans un contexte scientifique, la situation est tout autre : ceux qui faisaient la science se transforment en témoins de comment on fait la science. Peut-être que certains continuent encore à travailler activement, précise Lotman, « tandis que d'autres, *dont je fais partie*, se retirent avec ceux qui n'existent plus pour la science⁴ ». Les mots utilisés sont forts. Il semble qu'à ce moment de l'entretien P. Torop dû se sentir déconcerté : il ne trouva rien à dire, il n'interrompit pas Lotman, ne le pria pas de répéter.

Mais dans cette métaphore, un autre plan encore est présent : Lotman y compare la science à la vie ou, peut-on dire, à la vie et à la mort comme quelque chose d'indissoluble (même si toute comparaison avec la manière « post-moderniste » de philosopher semble ici en général déplacée, notons que la problématique de l'unité paradoxale « vie-mort » était l'une des plus importantes également pour Jacques Derrida). Dans ce cas particulier, cela signifie que si quelqu'un ou quelque chose meurt, ce quelqu'un ou ce quelque chose, paradoxalement, survivra. Autrement dit, « tué » ne signifie pas « mort », c'est-à-dire « sans vie » [*neživoj*]. La question est de savoir qui est tué, et comment. S'il s'agit d'un grain, alors pour germer, pour donner vie à une nouvelle plante, il devra nécessairement mourir [*pogibnut*]. Ainsi, peut-être, la science aussi doit-elle, à un moment donné, se libérer de sa vie passée pour se développer ? Et si c'est le cas, alors que de jeunes soldats avancent, qu'ils vous parlent de choses incompréhensibles. Il faut s'y résigner

4. Ju.M. Lotman, « O sud'bx "tartuskoj školy" », art. cit., p. 147 ; nous soulignons. – N.A.

pour que quelque chose d'important soit conservé pour vous-mêmes.

Et pourtant : qui sont-ils, ceux qui, dans le récit de Lotman, ont commencé à attaquer pour se retrouver en première ligne ? En tout cas, il ne s'agit probablement pas des sémioticiens qui étaient jeunes à l'époque de Lotman. Dans leurs travaux, le délicat Lotman ne voyait pas de nouvelles « percées » [*proryvy*] théoriques : ils étaient loin des grandes et « absurdes » idées, capables d'entraîner ou de captiver⁵ à la façon de la théorie structurale et sémiotique [*strukturno-semiotičeskij*]⁶ qui s'était retrouvée, dans les années 1950, au « premier plan de la révolution scientifique » [*stala perednim kraem naučnoj revoljucii*] en réunissant la théorie de l'information, la cybernétique et la linguistique structurale.

Ou s'agit-il des participants de la « deuxième vague » (celle qui a suivi les pères-fondateurs) de l'École sémiotique de Moscou-Tartu, qui avaient assez tôt quitté la Russie et qui se passionnaient, entre autres, pour les conceptions occidentales du structuralisme ? Un bon exemple serait alors celui de Boris Mikhaïlovitch Gasparov⁷, dont les articles critiques, de la fin des années 1980 et du début des années 1990, sur l'École de Tartu comme incarnant une certaine

5. *Ibid.*, p. 153.

6. Une telle unité du structural et du sémiotique, propre à la tradition russe, ne constituait pas un trait nécessaire des autres approches similaires dans l'histoire de la science : par exemple, dans les travaux de Julia Kristeva, la description sémiotique était traitée comme un moyen de « dynamiser » la description structurale.

7. Cf. Boris Mixajlovič Gasparov, « Tartuskaja škola 1960-x godov kak semiotičeskij fenomen » [L'École de Tartu des années 1960 comme phénomène sémiotique], in A.D. Košelev (éd.), *Moskovsko-tartuskaja semiotičeskaja škola*, M., Gnozis, p. 57-69 ; *id.*, « Počemu ja perestal byt' strukturalistom? » [Pourquoi ai-je arrêté d'être structuraliste ?], in *ibid.*, p. 93-98. D'après B.M. Gasparov, « l'utopie sémiotique hermétique apportait plutôt une émancipation qu'une libération, elle s'inspirait d'une image d'un refuge fermé et idéalement construit, et non pas de celle d'un monde réorganisé [*perestroemny*] et renouvelé » (B.M. Gasparov, « Tartuskaja škola 1960-x godov... », art. cit., p. 69). Ces réflexions ont provoqué une polémique dès la première publication de l'article en question (en 1989, dans le *Wiener Slavistischer Almanach*). Lotman considérait que cette position caractérisait plutôt l'état d'esprit [*umonastroenija*] du critique (B.M. Gasparov) que l'essence [*sut'*] des phénomènes réels qu'il décrivait. Quant à l'essence de l'École de Moscou-Tartu, Lotman la voyait – conformément à ses convictions scientifiques – non pas dans l'hermétisme, mais dans l'œuvre civilisatrice et d'instruction [*prosvetitel'stvo*].

« utopie hermétique », ont provoqué chez les représentants de cette École des émotions très fortes : non seulement une indignation (soit manifeste, soit dissimulée), mais aussi de nouvelles tentatives d'auto-compréhension [*samoosmyslenie*], une aspiration à vérifier, une nouvelle fois, les prémisses et les résultats de leurs recherches.

Ou, peut-être, sous-entend-on ici les forces scientifiques occidentales qui étaient contemporaines de Lotman et qui se transformaient, sans aucune rupture brusque, en ce qu'on pourrait désigner comme post-structuralisme et post-modernisme, courants qui ont, comme il semblait, destitué avec assurance les structuralistes et les sémioticiens qui avaient fait leur temps ? Lotman ne s'est pas exprimé publiquement à leur sujet, mais il semble qu'il n'appréciait pas beaucoup leurs travaux (à l'exception des recherches de Claude Lévi-Strauss qui suivaient de la manière la plus manifeste les principes fondamentaux de l'analyse structurale⁸).

Non, ils n'étaient pas les combattants du front scientifique que Lotman suivait du regard. Alors, peut-être que ces « nouveaux combattants » ne constituaient pas, dans le récit de Lotman, une réalité quelconque, mais plutôt une image pour montrer comment la situation aurait dû se développer ? Si la science n'est pas capable d'évoluer sans se nier [*ne otricaja sebja*], alors une attaque des nouvelles forces pour supplanter les anciennes apparaît comme inévitable.

Voici ce qui nous semble encore intéressant sous ce rapport : quand les images du « travail militaire » se transforment en réflexions sur le travail scientifique, non seulement les sujets, mais aussi les modalités de ce qui est dit, changent. Et, avant tout, apparaissent abondamment des formes exprimant une incertitude, un « doute ». Lotman répète de temps en temps : je ne sais pas, je ne peux pas dire, ou encore « nous sommes maintenant devant un vague absolu [*polnaja nejasnost*]⁹ ». Non seulement les doutes ne

8. « Ju.M. Lotman – N.S. Avtonomovoj ot 23 fevralja 1978 g. Tartu » [(Lettre de) Ju.M. Lotman à N.S. Avtonomova du 23 février 1978 (Tartu)], in N.S. Avtonomova, *Otkrytaja struktura: Jakobson – Baxtin – Lotman – Gasparov*, M., ROSSPÈN, 2009, p. 469.

9. Cette phrase est tirée d'un autre entretien (réalisé le 6 juillet 1993 pour la revue *Čelovek* [L'Homme]), dont la thématique est proche de celui discuté (Jurij Mixajlovič Lotman, « Na poroge nepredskazuemogo. Interv'ju dlja žurnala "Čelovek", zapisano L.F. Gluškovskoj 6 ijulja 1993 g. » [Au Seuil de l'imprévisible. Entretien pour la revue « L'Homme » enregistré par L.F. Glouchkovskaïa le 6 juillet 1993], in *id.*, *Vospitanie duši...*, *op. cit.*, p. 298-

contredisent pas les réflexions scientifiques, mais ils constituent leur partie intrinsèque : qui pourrait dire avec certitude, par exemple, que la science est malade, ou que la science a péri, ou, au contraire, que la science est, de nouveau, en train de renaître dans la douleur ? C'est la raison pour laquelle les affirmations catégoriques des critiques (du type « le structuralisme n'existe plus » ou « la sémiotique n'est plus ») sont naïves pour Lotman, car personne ne sait aujourd'hui quel sera le prochain pas, quelle nouvelle découverte jettera la lumière sur ce que nous pensons maintenant. Or, il existe aussi ce que Lotman ne met pas en doute : la sémiotique « en tant que méthode [...] se transforme de façon importante et dans le processus d'évolution de la conscience elle deviendra quelque chose de complètement différent qu'on ne pouvait pas prévoir au départ¹⁰ ».

C'est pourquoi, de plus en plus souvent Lotman met l'accent sur l'imprévisible (considéré comme un principe et non pas comme une référence occasionnelle). Il ne le fait pas par amour de l'inconcevable, mais dans l'espoir d'élargir la couche de la réalité embrassée par la connaissance. Lotman s'éloigne de la nature prédéterminée [*predopredelenost'*] de ses objets d'études, car nous ne savons pas d'avance ce qui nous attend au prochain tournant ni quels moyens seront utiles pour travailler avec ces nouveaux objets. Avec une telle orientation de la pensée, qui est dirigée vers la connaissance mais qui s'éloigne de la rigidité formelle, l'École de Tartu (à laquelle on a souvent reproché le caractère non suffisamment formalisé de ses propres prémisses) peut,

304 ; p. 302). Dans cette phrase, il s'agit du chercheur pour lequel la connaissance évolue non pas de l'incompréhensible vers le compréhensible, mais du compréhensible vers l'incompréhensible : en amplifiant l'espace de la connaissance, nous augmentons en même temps celui de notre contact avec l'inconnu.

10. Ju.M. Lotman, « O sud'bax "tartuskoj školy" », art. cit., p. 150. Cette idée est confirmée (bien qu'en partie seulement) par les travaux consacrés à l'état actuel de la sémiotique dans différents pays. Cf. par exemple Peeter Torop, « Culture and translation », *Translating Culture / A Learned Journal of Literary Research on the World Wide Web. Une Revue internationale de recherche littéraire sur Internet*, 24/9, 2010, p. 11-18 ; *id.*, « Translation as communication and auto-communication », *ibid.*, p. 3-10. Or ces recherches contemporaines tendent de plus en plus vers de nouveaux modèles et schémas, entre autres ceux tirés de l'anthropologie (sociale, culturelle, des médias), sans exclure, pourtant, de joyeuses rencontres avec les sommités du passé, d'Ernst Cassirer à Clifford Geertz.

paradoxalement, se trouver dans une situation avantageuse. Le manque de formalisation permet parfois de conserver une certaine empirie, ainsi que des généralisations primaires qui se développeront ultérieurement, tandis qu'une formalisation trop rigide affaiblit les mécanismes internes de la transformation du savoir et peut mener le domaine étudié vers un auto-épuiement trop rapide. En tout cas, peu avant sa mort, Lotman voulait penser que nous ne nous trouvions pas au bout du chemin, mais au seuil d'une « nouvelle grande explosion », au seuil de l'apparition de nouveaux modèles qui s'appuieraient sur une base scientifique plus large. Et P. Torop de se saisir allègrement de cette idée pour la réorienter vers la thématique de l'entretien : l'École de Tartu est morte, « vive l'école de Tartu !¹¹ ». Or cette émotion festive est ambiguë aussi bien du point de vue psychologique que sémantique.

Lotman à l'intérieur et à l'extérieur de l'École de Moscou-Tartu

Rappelons que la parabole-confession de Lotman fut donnée en réponse à la question sur les destinées de l'École de Tartu, c'est-à-dire d'une institution, peut-être inhabituelle et non officielle sous beaucoup d'aspects, admettons-le (même à l'université on ne s'est mis à enseigner la sémiotique qu'à l'époque post-soviétique) ; pourtant, pour Lotman, ce qui primait sur tout le reste dans cette discussion, c'étaient les idées et non la structure de la communauté. Quand P. Torop analysait le phénomène de l'« école en tant qu'école », il y distinguait un objet d'études, une orientation scientifique, une institution sociale, une structure académique, etc., en montrant les rapports complexes entre tous ces aspects¹². En ce qui nous concerne, le moment cardinal est constitué moins par les hypostases de cette École que par la personnalité de son protagoniste principal. En même temps, l'École aussi ne constituait pas un « fond décoratif », mais un espace d'idées scientifiques et d'interactions humaines, inscrit dans un contexte social et conceptuel [*mirovozzrenčeskij*] déterminé. Pour certains témoins ou

11. Ju.M. Lotman, « O sud'bx "tartuskoj školy" », art. cit., p. 151.

12. Peèter [Peeter] Torop, « Tartuskaja škola kak škola » [L'École de Tartu en tant qu'école], in E.V. Permjakov (éd.), *Lotmanovskij sbornik*, 1, M., IC – Garant, 1995, p. 223-239.

protagonistes, l'École et Lotman étaient presque des synonymes¹³. Pour d'autres, cette École était plutôt une « communauté de partisans de mêmes idées » : linguistes et spécialistes de littérature, folkloristes, historiens de l'art, philosophes¹⁴. Le mécanisme de création de cet espace (scientifique, culturel et éthique) uni est souvent (et de façon tout à fait justifiée) lié aux talents organisationnels de Lotman qui savait « trouver des partisans des mêmes idées parmi ses élèves et collègues, en les contaminant par son enthousiasme, par un sentiment de mission » – même si (et dans ce cas particulier cela est très important) il se croyait toujours lui-même « responsable de toute la communauté scientifique et humaine qu'il avait créée – la chaire universitaire, la communauté des étudiants, l'école scientifique¹⁵ ». En même temps, bien sûr, il existe ceux qui distinguent Lotman et l'École – en tout cas, à partir d'une certaine période¹⁶ : l'École est morte en même temps que le structuralisme, à la fin de l'époque soviétique, tandis que Lotman, en devenant post-structuraliste, a commencé une nouvelle vie. Il existe même des portraits complètement caricaturaux de l'École et de Lotman, faits par de jeunes et ambitieux critiques, comme Vadim Petrovitch Roudnev, qui ont essayé de jeter dans le gouffre de l'oubli toutes les sommités de jadis. En tout cas, le destin de Lotman permet de voir dans l'École ce qui, autrement, y serait resté invisible, de suivre les trajectoires du possible mouvement qui ne sont perceptibles qu'à travers des personnes particulières¹⁷.

13. Par exemple, P. Torop l'affirme directement : l'« École de Tartu » et Lotman sont synonymes, cf. Ju.M. Lotman, « O sud'bax "tartuskoj školy" », art. cit., p. 149.

14. Ljubov' Nikolaevna Kiseleva, « Ju.M. Lotman – sobesednik: obščenie kak vospitanie » [Ju.M. Lotman interlocuteur : la communication comme éducation], in Ju.M. Lotman, *Vospitanie duši...*, op. cit., p. 598-611 ; p. 604.

15. *Ibid.*

16. Référons-nous au célèbre article du grand historien de la littérature et de la culture russes : Viktor Markovič Živov, « Moskovsko-tartuskaja semiotika: ee dostiženija i ee ograničenija » [La Sémiotique moscovite et tartusienne : ses acquis et ses limites], *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, 98, 2009, p. 11-26.

17. Ici, bien sûr, d'autres « portraits » de participants de l'École (Viatcheslav Vsevolodovitch Ivanov, Vladimir Nikolaïevitch Toporov, Boris Andréïevitch Ouspenski, Aleksandre Konstantinovitch Jolkovski, B.M. Gasparov, ainsi que de nombreux autres) seraient également nécessaires.

Même si le contraire est aussi vrai : sur l'arrière-plan des processus qui eurent lieu au sein de l'École, on peut représenter, de façon plus précise, les recherches de Lotman.

On sait qu'à la base du programme scientifique de l'École il y avait l'orientation (à mon avis féconde) vers la description structurale et sémiotique des différents phénomènes de la culture, perçue comme un moyen d'obtenir l'objectivité dans le monde de l'idéologisation permanente, y compris celle de la connaissance dans le domaine des sciences humaines. Or aucune apothéose de la scientificité en tant que valeur culturelle positive n'eut lieu dans le contexte idéologique et conceptuel particulier de l'époque où le programme en question se développait. C'était l'époque du « dégel » et du passage vers la « stagnation » [*zastyj*], et les participants de l'École devaient tout le temps, d'une façon ou d'une autre, se déterminer eux-mêmes dans leurs rapports au monde extérieur et aux réalités idéologiques existantes. Cela se manifestait dans leur langage, dans le métalangage de l'auto-description, dans le choix aussi bien des personnages et des sujets de l'analyse, que des œuvres oubliées qu'ils voulaient publier, ou encore dans de nombreux autres aspects. Respectivement, dans la caractérisation de l'École (que ce fût d'une position de critique externe ou interne), des interprétations différentes se heurtaient : s'agissait-il d'ouverture ou de fermeture, d'aspiration à l'intelligibilité universelle ou d'hermétisme, d'une véritable science ou d'une création de mythes, de l'amour de l'ordre ou du chaos créatif ? etc. En outre, les soupçons autour de l'École (par exemple, par rapport à l'hermétisme) étaient tout à fait fondés, car certaines thèses de l'École (y compris le programme même de l'étude des « systèmes modélisants secondaires ») avaient non seulement une fonction conceptuelle, mais aussi une fonction de camouflage par rapport à la perception officielle. Soulignons en même temps que la critique venue de l'extérieur qui reprochait, gratuitement, à l'École son « mécanicisme » et sa « déshumanisation » contribuait plutôt à la consolider. Par contre, la critique publique venue de l'intérieur, de la part des (anciens) participants de l'École, provoqua parfois (surtout dans la période la plus récente) des processus de « fermentation [*brożenie*] des esprits » et des discordes [*razłożenie*].

La comparaison de ces différents processus qui déterminèrent le destin et le fonctionnement de l'École demanderait une étude à part. Après une période assez longue durant laquelle ni Lotman ni

L'École ne furent étudiés¹⁸, on peut observer de nos jours une renaissance de l'intérêt pour les études les concernant¹⁹. Des livres sont publiés (sur Lotman surtout), ainsi que des articles. Le destin du programme scientifique des recherches structurales et sémiotiques, surtout par rapport au changement du contexte idéologique (du soviétique au post-soviétique), et la corrélation, dans les sciences humaines, des approches sémiotiques avec d'autres doivent encore être étudiés ; la question des parallèles et des oppositions entre le structuralisme de Tartu-Moscou et le structuralisme français devient, semble-t-il, un sujet productif²⁰, etc. Ici il nous faudra nous limiter seulement à certains aspects historiques de la formation du programme de l'École, et à leurs conséquences qui se sont manifestées dans le destin conceptuel ultérieur de l'École.

Historiquement, aussi bien la structure de l'École que les relations entre ses participants ont évolué. C'est un fait bien connu qu'à l'origine le moment dynamique et en même temps organisationnel important pour la fondation et pour le

18. Quand, au début des années 2000, il fallut trouver en Russie un auteur pour écrire un article sur Lotman destiné à un numéro de la revue française *Critique* consacré à la Russie contemporaine, cela ne fut pas facile (cf. Natalia Avtonomova, « L'héritage de Lotman », *Critique*, 644-645, janvier-février 2001, p. 120-132).

19. Par exemple, la revue *Novoe Literaturnoe Obozrenie* [Nouvelle Revue littéraire] publie régulièrement des discussions sur le destin de l'École sémiotique de Moscou-Tartu : cf. Sergej Nikolaevič Zenkin, « Kontinual'nye modeli posle Lotmana » [Les Modèles continus après Lotman], *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, 98, 2009, p. 56-65 ; Il'ja Aleksandrovič Kalinin, « Tartusko-moskovskaja semiotičeskaja škola: semiotičeskaja model' kul'tury / kul'turnaja model' semiotiki » [L'École sémiotique de Tartu-Moscou : modèle sémiotique de la culture / modèle culturel de la sémiotique], *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, 98, 2009, p. 27-55 ; Nikolaj Vladimirovič Poseljagin, « Rannij rossijskij strukturalizm » [Le Structuralisme russe précoce], *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, 109, 2011, p. 118-134, etc. Mentionnons particulièrement l'article du chercheur helvétique Emanuel Landolt : Èmanjuèl' Landolt't [Emanuel Landolt], « Odin nevozmožnyj dialog vokrug semiotiki: Julija Kristeva – Jurij Lotman » [Un Dialogue impossible autour de la sémiotique : Julia Kristeva – Youri Lotman], *Novoe Literaturnoe Obozrenie*, 109, 2011, p. 135-150, ainsi que l'ouvrage qui est cité, à plusieurs reprises, dans ce dernier article (et qui, d'après la description, semble assez intéressant) : Maxim Waldstein, *The Soviet Empire of Signs: A History of the Tartu School of Semiotic*, Sarrebruck, VDM Müller, 2008.

20. Sous ce rapport, cf. l'article susmentionné d'E. Landolt.

fonctionnement de l'École fut la corrélation de deux composantes culturelles et géographiques : Moscou et Leningrad (ou Tartu)²¹. Parfois on dit que les chercheurs de Moscou et ceux de Tartu avaient des buts communs, mais des moyens différents. En même temps, les sujets linguistiques et structuraux provenaient de la partie moscovite de l'École (plus précisément des linguistes moscovites), tandis que les sujets liés à l'histoire et à la dynamique de la culture provenaient de sa composante tartusienne et leningradoise, qui était historico-littéraire. (Soulignons tout de suite que, à la différence des autres types d'analyse structurale, et en premier lieu de la française, la composante historique fut toujours un élément interne aux idées qui donnèrent naissance à l'École, plutôt qu'un objet externe de la critique.) L'interaction se manifestait, en particulier, dans le fait que les participants moscovites de l'École (qui, à l'origine, se passionnaient pour les approches abstraites de la langue) ont commencé avec le temps à s'intéresser beaucoup plus aux contextes historiques de la connaissance. En ce qui concerne les Tartusiens, si au début ils étaient concentrés sur l'étude des contextes culturels, ils manifestèrent avec le temps de plus en plus d'intérêt pour les langages de la culture, ainsi que pour la possibilité même de créer un langage uni pour la description de phénomènes très divers. Chronologiquement, la période moscovite de l'histoire de l'École est la première ; les participants moscovites étaient plus nombreux, mais ce sont pourtant les Tartusiens (et Lotman en personne) qui ont assuré, dans les batailles permanentes avec les instances officielles, aussi bien l'organisation des écoles d'été que la publication des recueils (*Trudy po znakovym sistemam* [Travaux sur les systèmes de signes]).

Les représentants tartusiens de l'École sémiotique de Moscou-Tartu ne firent pas que saisir ce qui provenait de l'extérieur : nous sommes en présence d'intérêts scientifiques communs. En tout cas, dès avant de faire connaissance avec les sémioticiens et les linguistes moscovites, Lotman avait commencé à chercher les moyens pour faire une histoire de la littérature plus rigoureuse et objective, et il les avait trouvés dans l'application de la méthodologie linguistique aux objets non-linguistiques [*nesobstvenno lingvističeskije*]. En tout cas, il nous semble très important de préciser

21. Boris Andreevič Uspenskij, « K probleme genezisa tartuskomoskovskoj semiotičeskoj školy » [Pour le Problème de la genèse de l'école sémiotique de Tartu-Moscou], in A.D. Koševlev (éd.), *Ju.M. Lotman i tartuskomoskovskaja semiotičeskaja škola*, M., Gnozis, 1994, p. 34-44.

qu'il s'agit ici non pas d'une complémentarité extérieure des approches, mais d'une communication non formelle très intense qui a abouti à l'enrichissement mutuel des deux orientations. Il est également significatif qu'une réinterprétation [*pereosmyslenie*] heuristiquement importante de l'acte de communication dans le cadre de l'École sémiotique de Moscou-Tartu fut proposée précisément par Lotman qui n'était pas linguiste, mais historien de la littérature et de la culture mais qui, néanmoins, a su prendre en considération et formuler conceptuellement la particularité du multilinguisme de l'acte de communication, ainsi que le rôle du problème de la traduction et de l'intraduisible qui apparaissaient sous ce rapport (cf. le point suivant de l'article). Ainsi Lotman et l'École sémiotique de Moscou-Tartu se présentent comme deux aspects d'un tout complexe, et cela malgré le fait que dans la vie de Lotman, il y eut des périodes d'indépendance par rapport à l'École, comme l'étape « pré-sémiotique » de ses recherches dans le domaine de l'histoire de la littérature et de la pensée sociale [*obščestvennaja mysl'*], ainsi que, en partie, son étape « post-sémiotique » qui a abouti aux idées de la sémiose dynamique.

Il ne fait aucun doute qu'à l'époque de la naissance de l'École, ses participants moscovites et tartusiens étaient réunis par un enthousiasme spirituel, par une joie du travail commun « sur le premier plan de la science » [*« na perednem krae nauki »*], par leur participation dans des affaires des plus importantes qui semblaient capables de résoudre, en même temps, de nombreux problèmes humains. Les représentants des deux parties de l'École voyaient la création même de cette dernière comme un festin spirituel, comme une fête de jeunesse. Cet événement était pour eux une explosion, un geyser, un cataclysme régénérateur. En voici deux témoignages, l'un appartient au Leningradois (et par la suite Tartusien) Lotman, et l'autre à la jeune (à cette époque) représentante de la sémiotique linguistique moscovite Tatiana Mikhaïlovna Nikolaïeva, devenue une auteur classique dans son domaine. Dans les dernières années de sa vie, Lotman se souvenait de la création de l'École en la comparant à un rayon de soleil [*svetloe pjatno*], à un miracle qui s'était produit dans une époque grise, à un hasard qui était plus qu'un hasard.

Il peut être une époque perdue (comme l'« époque perdue » [*« gluxaja pora »*] de Pasternak), et soudain des gens talentueux surgissent [*vypleskivajutsja*]... À l'époque de la création de l'École de Tartu-Moscou, un flot entier des personnes de génie surgit. De nombreux d'entre eux ne sont plus parmi nous. Les capacités de

génie [*genial'nye vozmožnosti*] ne donnent pas toujours des résultats de génie, c'est un processus compliqué. Mais durant cette période, et précisément parmi ces gens, c'est comme si le pouls même de la culture s'était mis à battre, le plus admirable étant probablement l'abondance d'esprits brillants²².

En faisant écho à Lotman, T.M. Nikolaïeva décrit de la façon suivante le « Symposium sur l'étude structurale des systèmes de signes » (Moscou, décembre 1962) qui, on peut le dire aujourd'hui, fut un moment symbolique de l'inauguration de l'École (qui à cette époque se déroulait encore à Moscou) :

Ce fut une explosion, une « catastrophe » dans le sens épistémologique, un choc. Tandis que pour les jeunes collaborateurs de notre département qui avaient préparé l'événement, c'était une *fête joyeuse* pour laquelle ils durent, par la suite, rendre des comptes, surtout Viatch.Vs. Ivanov et V.N. Toporov²³.

Le rôle de la demande culturelle à laquelle répondait la naissance de l'École (« le pouls de la culture s'était mis à battre ») et la force de l'aspiration à de nouveaux savoirs (« un choc », « une catastrophe épistémologique ») sont soulignés dans ces souvenirs très intéressants. À l'opposé de ce qu'on affirme souvent de nos jours, le programme de l'École ne se limitait pas, bien sûr, ni à une commande sociale de l'époque de la révolution scientifique et technologique [*naučno-techničeskaja revoljucija*], ni à une incarnation intellectuelle des « rapports de pouvoir » [*vlastnye otnošenija*] dans un domaine particulier et durant une période historique déterminée. Sur le plan émotionnel et psychologique, le plus important était ici l'émotion de joie qui dominait au sein de la jeune science. Mais cette joie avait son corrélat objectif, un coup précis porté [*popadanie*] au point de croissance de la science, coïncidant avec les besoins de culture [*obščekul'turnaja potrebnost'*]. En ce qui concerne la jeunesse, ce n'était pas une simple métaphore. À l'époque décrite par T.M. Nikolaïeva, Lotman, qui était le plus âgé de tous (il ne connaissait pas encore ses futurs collègues moscovites, mais il était déjà l'auteur des *Cours sur la poétique structurale* [*Lekcii po struktural'noj poëtike*], qui seraient publiés deux ans plus tard, en 1964), n'avait

22. Ju.M. Lotman, « Na poroge nepredskazuemogo... », art. cit., p. 299.

23. Tat'jana Mixajlovna Nikolaeva, « Vvedenie » [Introduction], in *id.* (éd.), *Iz rabot moskovskogo semiotičeskogo kruga*, M., Jazyki russkoj kul'tury, p. VII-XLIX : XVII ; nous soulignons. — *N.A.*

que quarante ans. Il resta le plus âgé de tous jusqu'à ce que Roman Ossipovitch Jakobson vienne participer à l'école d'été de 1966 : ce dernier avait alors soixante-dix ans.

Or, non seulement le « plan » des âges humains, mais aussi celui (objectif) des chiffres est inclus dans l'histoire de l'École. Ainsi, en décrivant, *a posteriori*, son attitude envers l'École, envers son passé et son futur, Mixail Leonovitch Gasparov mit en avant le chiffre 30 : pour une hypothèse scientifique fiable [*rabotosposobnyj*], « trente ans est un temps de vie normal²⁴ ». « Une hypothèse scientifique fiable », dans la bouche de M.L. Gasparov, est certes un compliment : il s'agit de ce qu'on peut vérifier, réfuter, confirmer, et non pas de ce qui s'impose, telle l'éternité d'une construction mythique. Par contre, il a laissé ouverte la question du destin ultérieur de l'École : en tout cas, selon lui, l'École occupera une place digne dans l'histoire. D'ailleurs, précise M.L. Gasparov, cette École pourrait encore tout à fait trouver de nouvelles forces vitales, et dépasser ainsi ses limites « normales » [*« normal'nye » granicy*]. Autrement dit, elle aurait encore une chance « positive » [*položitel'nyj šans*]. Viktor Markovitch Jivov, lié à l'École sémiotique de Moscou-Tartu aussi bien par ses travaux que par ses contacts amicaux, semble ne pas laisser de telles chances à cette École : « Avec la fin de l'époque soviétique s'achève également le structuralisme moscovite et tartusien. Les tentatives de le présenter comme un courant vivant de la pensée intellectuelle moderne sont sans perspectives. Ce qui est passé est passé pour toujours²⁵ ». Pourtant, plus loin, V.M. Jivov est obligé de nuancer ce point de vue, en reconnaissant, au moins, que les résultats concrets obtenus par l'École sémiotique de Moscou-Tartu n'ont besoin que d'« un renouvellement du contexte conceptuel pour stimuler de nouvelles réflexions et de nouvelles recherches²⁶ ».

Nous voudrions préciser cette dernière idée : par rapport à l'École de Moscou-Tartu, il devra s'agir non seulement de « résultats concrets » particuliers, mais d'un programme général,

24. Ici le chercheur faisait référence à une sommité extérieure dont le nom n'était pas mentionné (Mixail Leonovič Gasparov, « Vzgljad iz-za ugla » [Un Regard en cachette], in A.D. Košelev (éd.), *Ju.M. Lotman i tartuskomoskovskaja semiotičeskaja škola*, M., Gnozis, 1994, p. 299-303 : 303. Il semble qu'on puisse utiliser le chiffre 30 également par rapport à l'existence du structuralisme français (il s'agissait, approximativement, des années 1950-1970), même si on peut difficilement le considérer comme une École.

25. V.M. Živov, « Moskovsko-tartuskaja semiotika... », art. cit., p. 25.

26. *Ibid.*

porteur d'une réserve [*zaryad*] actuelle de sens. Par contre, quant à la nécessité d'interpréter un nouveau contexte qui soit capable de comprendre et d'assimiler ces stimuli, là on ne peut pas ne pas être d'accord avec V.M. Jivov. Nous pensons en même temps que « trente ans d'existence d'une hypothèse scientifique fiable » ne marquent pas une limite après laquelle la place de l'École sémiotique de Moscou-Tartu se trouve tout de suite dans un manuel d'histoire. Or, pour le comprendre, nous avons besoin aussi bien d'une nouvelle idée de la science que d'une nouvelle idée de la structure, en particulier dans sa version russe qui, par rapport à certaines idées européennes (en particulier françaises) analogues sur la structure, est orientée plutôt vers l'histoire et vers la reconstruction que vers une dispersion et une disjonction analytique. Aujourd'hui nous avons les bases nécessaires pour vérifier la capacité [*deesposobnost'*] de plusieurs nouveaux contextes et impulsions. Entre autres, de nos jours, de nouvelles initiatives orientées vers la recherche ou liées à la culture en général surgissent à Tallinn et à Tartu. Il s'agit de recherches dans les archives qui visent à l'édition de travaux de Lotman ; de l'intention de réunir, autour de problématiques proches de celles de Lotman, de larges cercles de chercheurs en sciences humaines, ainsi que des hommes de culture²⁷. Les résultats du travail d'édition sont déjà là²⁸, et le futur montrera ce que d'autres initiatives (avant tout celles liées à la recherche) vont encore apporter.

27. Ainsi, des « Journées Lotman » [*Lotmanovskie Dni*], des colloques orientés vers le développement de la sémiotique, de la théorie de la littérature et de l'histoire de la culture russe sont organisées depuis 2009 à Tallinn. Plusieurs colloques ont été consacrés aux « phénomènes frontaliers » [*pograničnye fenomeny*] de la culture ; au hasard et à l'imprévisible dans la culture et dans la connaissance ; à la sémiotique de la ville comme phénomène historique et culturel ; au travail sur la sémiotique de divers phénomènes de la culture vus à travers le prisme de textes particuliers de Lotman qui attendent toujours une nouvelle interprétation, etc.

28. Cf. par exemple : Jurij Mixajlovič Lotman, *Nepredskazuemye mexaničny kul'tury* [Les Mécanismes imprévisibles de la culture], publ. et commentaires de Tat'jana Dmitrievna Kuzovkina avec la participation d'Ol'ga Ivanovna Utgof, Tallinn, TLU Press, 2010 ; Igor' Alekseevič Pil'sčikov (éd.), *Pograničnye fenomeny kul'tury. Perevod. Dialog. Semiosfera. Materialy Pervyx Lotmanovskix dnej v Tallinnskom universitete (4-7 ijunja 2009 g.)* [Phénomènes frontaliers de la culture. Traduction. Dialogue. Sémiosphère. Matériaux des Premières Journées Lotman à l'Université de Tallinn (4-7 juin 2009)], Tallinn, Izdatel'stvo TLU, 2011.

En terminant cette partie du travail, nécessairement succincte, consacrée aux rapports entre Lotman et l'École sémiotique de Moscou-Tartu, soulignons que Lotman lui-même avait mis en garde contre tout règlement de comptes dénué de sens, au sujet de qui ou de ce qui sera conservé dans l'histoire, en insistant, à bon escient, sur l'unité de l'École et sur sa propre unité avec l'École. D'après lui, il n'y avait pas de sens à analyser, après coup, qui avait fait plus que d'autres. Il fallait mettre l'accent plutôt sur « le potentiel créé par les efforts communs²⁹ ». Et ce potentiel, disait Lotman peu avant sa mort, n'était pas encore « épuisé³⁰ ». Lui-même, dans cette communauté d'amis et de collègues, ne s'est jamais demandé qui avait trouvé quoi. Il n'a jamais divisé la propriété intellectuelle. C'est pourquoi, comme nous l'avons déjà dit, de nombreuses thèses importantes développées par Lotman, sont présentées dans ses travaux, surtout ceux écrits durant ses dernières années de vie, comme étant des thèses de l'École. Lotman n'utilisait pratiquement jamais les mots « je » ou « moi ». À cette époque, ils n'étaient pas admis dans le langage scientifique, mais il y avait à cette non utilisation une autre raison encore. Le « nous » lotmanien ne répondait pas seulement aux exigences du politiquement correct soviétique ou autre, mais représentait une relation aux autres particulière, où chacun est considéré à la fois comme « l'élève et le maître » de tous les autres.

La traduction dans l'espace ouvert de la sémiologie

Arrêtons-nous maintenant sur plusieurs aspects de ce « potentiel créé par les efforts communs » de l'École sémiotique de Moscou-Tartu dans l'interprétation de Lotman, sur ce qu'il y avait de nouveau parmi tous les acquis structuraux et sémiotiques de l'École. Dans les dernières années de sa vie, les idées principales que Lotman présentaient comme émanant de l'École, se concentrent autour de l'idée du multilinguisme et de l'ouverture vue comme un modèle d'appui [*opornyy*] de la culture. D'après

29. Ju.M. Lotman, « Na poroge nepredskazuemogo... », art. cit., p. 299.

30. Voici comment Lotman poursuivait sa pensée : « Nous avons traversé une certaine période durant laquelle les anciennes idées scientifiques, extrêmement fécondes à leur début, ont donné tout ce qu'elles pouvaient. Aussi bien dans la science que dans la culture, la continuation constitue toujours une négation. On ne peut pas continuer en s'accrochant à des formules déjà prêtes. Et je crois que nous traversons maintenant une période de négation nécessaire et, selon moi, féconde » (*ibid.*, p. 299-300).

Lotman, l'idée du multilinguisme constituait l'une des particularités fondamentales de l'École de Tartu. Derrière elle, se trouve « la représentation du fait que le monde ne peut pas avoir un seul langage et que la réalité ne se décrit pas avec un seul langage. Au minimum, il y en a une multitude. On peut même supposer que le nombre de langages n'est pas limité [*číslo otkrytoe*]³¹ ». Citons encore la thèse suivante qui développe ce même sujet :

[...] le système qui ne possède qu'un seul langage peut servir de modèle théorique, mais en réalité il ne peut pas exister. Ce qui, durant longtemps, semblait une abondance de la nature, sa prodigalité (la nature a doué chacun d'une apparence, d'un destin, de langages particuliers) est apparu comme une nécessité³².

Lotman expose cette thèse sur le multilinguisme de la culture et de la connaissance dans sa polémique avec R.O. Jakobson (auquel, dans d'autres contextes, il se réfère comme à un précurseur et à une sommité incontestable) et avec sa conception de l'acte de communication. Comme émanant de l'École sémiotique de Moscou-Tartu Lotman présente également l'idée du modèle ouvert du langage et de la culture. Soulignons tout de suite que cette idée est introduite en rapport direct avec celle du multilinguisme. « Si traditionnellement le processus sémiotique s'adressait à l'espace d'un seul langage et qu'il représentait un modèle fermé, maintenant, semble-t-il, vient le temps du modèle principalement ouvert. La fenêtre du monde culturel ne se ferme jamais³³ ». La même chose concerne les descriptions à plusieurs niveaux de la dynamique de la culture. Toutes ces différentes thèses sont liées entre elles : le multilinguisme suppose une ouverture, laquelle ouverture assure de nouvelles possibilités de comprendre la dynamique de la culture.

Par exemple, en développant ces sujets, Lotman nous amène vers la conclusion inattendue suivante : « Nous avons autant besoin de l'incompréhension que de la compréhension³⁴ ». Que cela signifie-t-il ? Dans un système fermé cela aurait été impensable, tandis que dans un système ouvert, cela est pratiquement indispensable. Cela signifie, en particulier, que nous avons besoin

31. Jurij Mixajlovič Lotman, « Nam vse neobxodimo. Lišnego v mire net... » [Nous avons besoin de tout. Il n'y a rien de trop dans le monde...], in *id.*, *Vospitanie duši...*, *op. cit.*, p. 287-295 : 288.

32. *Ibid.*

33. Ju.M. Lotman, « Tezisy k semiotike russkoj kul'tury... », art. cit., p. 416.

34. Ju.M. Lotman, « Nam vse neobxodimo... », art. cit., p. 287-295 : 290.

de l'autre, de l'étranger [*drugoe*], de la même façon que nous avons besoin de ce qui est à nous [*svoe*]. Nous avons besoin d'« une tension permanente, du passage du compréhensible à l'incompréhensible, du génial à l'insignifiant... Nous avons besoin de l'univers entier, de l'univers qui est immense, multiforme et multilingue. Multilingue : voici ce qui est essentiel³⁵ ». La corrélation des sujets de base apparaît devant nous encore et encore, dans ses divers aspects, en engendrant de nouveaux problèmes. L'un d'eux, très important sur les plans linguistique, culturel et philosophique, est celui de la traduction et de l'intraduisible. À ce problème il faut rattacher la « couche » [*plast*] la plus récente de l'interprétation philosophique de plusieurs autres problèmes que l'École sémiotique de Moscou-Tartu a rencontrés ; ici se sont concentrées, pour Lotman, de nombreuses autres idées sur la dynamique culturelle, sur l'ouverture et l'espace de la sémiose comme un domaine de la naissance des sens culturels. L'incompréhension, et parfois même une traduction inadéquate, d'après Lotman, peuvent, d'obstacles pour la compréhension, se transformer en stimuli du mouvement vers la compréhension. En lien avec ces idées de Lotman, nous introduisons la notion d'« intraduisible productif » : productif précisément parce que les situations de l'incompréhension linguistique et culturelle, dans une certaine interprétation, deviennent les participants actifs du processus de l'élaboration de nouveaux sens et de nouvelles possibilités de la culture³⁶.

Pour autant que nous le sachions, des travaux particuliers consacrés au problème de la traduction sont absents de l'héritage

35. *Ibid.*

36. Nous en avons déjà parlé à plusieurs occasions, cf. par exemple Natalija Sergeevna Avtonomova, « Problema perevoda v svete idei produktivnoj neperevodimosti (po stranicam rabot Lotmana) » [Le Problème de la traduction à la lumière de l'idée de l'intraduisible productif (en lisant les travaux de Lotman)], in I.A. Pil'sčikov (éd.), *Pograničnye fenomeny kul'tury. Perevod. Dialog. Semiosfera. Materialy Pervyx Lotmanovskix dnej v Tallinnskom universitete (4-7 ijunja 2009 g.)*, Tallinn, Izdatel'stvo TLU, 2011, p. 19-35 ; *id.*, « Le problème de la traduction et l'intraduisible dans la conception sémiotique de Lotman », in M. Costantini (éd.), *Glissements, décentrement, déplacement. Pour un dialogue sémiotique franco-russe*, Paris (Bibliothèque numérique de l'Université Paris 8, http://www.bibliotheque-numerique-paris8.fr/fre/cms/Fonds/Colloques_de_Paris_8.html), p. 49-57 (<http://www.bibliotheque-numerique-paris8.fr/fre/ref/164239/COLN3/> ; site consulté le 2 septembre 2014).

intellectuel de Lotman. Or, des idées sur la traduction apparaissent chez lui en lien avec la discussion de toute une série de problèmes des plus importants : la culture en général et la mémoire culturelle ; les interactions humaines ; la corrélation de la langue de l'observateur avec celle de l'objet observé dans le processus de la connaissance ; les moyens de création et de fonctionnement des œuvres d'art, etc. Le problème de la traduction est présent, dans telle ou telle mesure, dans les travaux de Lotman écrits au cours des différentes périodes de sa vie, mais avant tout dans ses trois dernières monographies : *À l'Intérieur des mondes pensants* [*Vnutri mysljaščix mirov*], *La Culture et l'explosion* [*Kul'tura i vzyryv*] et, enfin, *Les Mécanismes imprévisibles de la culture* [*Nepredskazuemye mexanizmy kul'tury*]³⁷.

Bien entendu, Lotman réfléchissait non seulement à la traduction dans le sens étroit et propre du mot (traduction d'une langue dans une autre), mais aussi à la traduction dans le sens large du terme. De fait, il considère toute construction de texte et, de façon plus générale, toute transformation d'une expérience en texte comme une traduction (ou comme l'expression du non verbal au moyen d'une langue ou de n'importe quel autre mécanisme culturel d'articulation). C'est la langue naturelle qui joue ce dernier rôle dans la culture. « L'existence même de la culture sous-entend la construction d'un système, de règles pour traduire l'expérience immédiate en texte³⁸ ». Sans cela, aurait été impossible, en particulier, le fonctionnement des mécanismes de la mémoire culturelle. Pour mémoriser tel ou tel événement individuel, il faut l'identifier avec tel ou tel élément dans la structure du « mécanisme mémorisant » [*zapominajuščee ustrojstvo*] et l'inclure dans le système développé des liens linguistiques [*jazykovye svjazj*]. Ce n'est qu'après cela qu'il sera « enregistré » [*zapisano*], c'est-à-dire qu'il deviendra un élément de mémoire comme un élément de culture. En

37. Cf. par exemple les éditions suivantes : Jurij Mixajlovič Lotman, « Vnutri mysljaščix mirov » [À l'Intérieur des mondes pensants], in *id.*, *Semiosfera*, SPb., Iskusstvo – SPB, 2001, p. 150-390 : 388 ; *id.*, *Kul'tura i vzyryv* [La Culture et l'explosion], M., Gnozis 1992 ; *id.*, *Nepredskazuemye mexanizmy kul'tury...*, *op. cit.*

38. Jurij Mixajlovič Lotman & Boris Andreevič Uspenskij, « O semiotičeskom mexanizme kul'tury » [Sur le Mécanisme sémiotique de la culture], in Ju.M. Lotman, *Izbrannye stat'i v trex tomax*, Tallinn, Aleksandra. T. III : *Stat'i po istorii russkoj literatury. Teorija i semiotika drugix iskusstv. Mexanizmy kul'tury. Melkie zametki*, 1993, p. 326-344 : 329 ; nous soulignons. – N.A.

conséquence, Lotman insistait sur les caractéristiques de la traduction comme un processus culturel de base³⁹. En même temps, soulignons-le, Lotman est le seul penseur chez qui nous avons découvert la thèse du lien indissoluble entre la connaissance et la traduction, de la traduction comme connaissance et de la connaissance comme traduction⁴⁰ : il exprima cette idée de façon laconique, sans la développer, mais de façon très assurée. C'est une idée philosophique profonde qui pousse à une nouvelle manière de songer à la connaissance, à ses frontières et à ses possibilités.

La thèse sur le multilinguisme et sur l'imprévisible culturel des corrélations entre les différents langages dans la culture nous oblige à interpréter d'une nouvelle manière aussi bien la culture même que l'être [*bytie*] des objets de connaissance dans les sciences humaines [*gumanitarnoe poznanie*] en insistant sur leur caractère « non-substantionnel » [*nesubstancional'nosť*] et dynamique. Un nouveau canevas de catégories [*kategorial'naja setka*] oblige de construire autrement les objets de connaissance. Pour le Lotman des dernières années, c'est la culture russe en tant qu'objet sémiotique complexe qui est devenue ce nouvel objet et, partant, ce gigantesque champ d'application, d'élaboration et d'essai des approches⁴¹. À l'exemple de la culture russe (comme une partie de la culture occidentale) se pose encore et encore la question suivante : comment ce qui est spécifique et culturellement déterminé, mais qui a en même temps une valeur générale [*obščeznačimoe*], se fraye-t-il un passage ? Dans l'étude de cette question, l'image du système aussi devient plus compliquée : en particulier, le système ouvert est en même temps une notion et une métaphore ; cette notion suppose la recherche des traces des autres systèmes qui interagissent et se croisent avec le système donné.

Dans ses « Thèses pour la sémiotique de la culture russe », Lotman argumente de la façon suivante cette idée sur les croisements des systèmes :

39. « [...] l'inclusion d'un fait dans la mémoire collective manifeste tous les attributs [*priznaki*] de la traduction d'une langue en une autre, dans ce cas particulier – en langue de la "culture" » (*ibid.* ; nous soulignons. – N.A.).

40. Cf. Natalija Sergeevna Avtonomova, *Poznanie i perevod. Opyty filosofii jazyka* [Connaissance et traduction. Essais de philosophie du langage], M., ROSSPĖN, 2008 (nous préparons actuellement une réédition de ce livre).

41. Ju.M. Lotman, « Tezisy k semiotike russkoj kul'tury », art. cit., p. 416.

Nous croyons que l'étude, sous cet angle, du matériau de la culture russe peut donner certaines impulsions nouvelles à la méthodologie générale de la sémiotique de la culture. Le caractère dynamique, le caractère instable et le caractère interne constamment contradictoire de la culture russe transforme cette dernière en un certain champ d'entraînement militaire historique et théorique [voici une métaphore militaire que nous connaissons déjà. – N.A.], en stimulant aussi bien les coûts [*izderžki*] inévitables que, parfois, la sagacité prophétique de ce domaine d'étude (qui est au fond expérimental)⁴².

En n'interprétant que cette thèse de Lotman, on pourrait écrire un livre entier sur les risques, les instabilités et la force prophétique des expériences que certains objets culturels font subir à eux-mêmes ; quant aux chercheurs, ils doivent savoir saisir le sens des conséquences cognitives de ces expériences.

Certes, la sémiotique de la culture russe est un objet cognitif complexe, mais les objets de Lotman étaient toujours complexes. Comme nous l'avons déjà dit, à l'origine Lotman était historien, et les méthodes structurales et sémiotiques qu'il a découvertes ne témoignaient pas pour lui dans les années 1960 de son refus de la complexité des objets historiques, mais supposaient une nouvelle approche de ces derniers (il ne s'est jamais intéressé à l'étude des jeux de cartes, ni aux systématisations trop simples [*prostén'ki*]). De la même façon, durant les dernières années de sa vie, Lotman n'abandonna jamais sa devise principale – « les études littéraires doivent être une science », et non pas un ensemble d'idéologèmes qui révèlent, plutôt que l'œuvre étudiée, l'époque et les opinions de celui qui écrit –, même si cette devise « scientiste » provoqua une hostilité manifeste, voire une aversion, de la part des critiques de son époque. Le contexte de sa pensée est plus large que les simples antithèses, il prend toujours en considération le caractère « aporique » [*aporijnost'*] des processus cognitifs et vitaux.

Durant les dernières années de sa vie, les réflexions de Lotman sur l'imprévisible et l'intraduisible marquent le début d'une nouvelle étape heuristique de son travail. Une attention particulière doit être donnée au fait qu'il ne se déplace pas sans réserve dans un nouveau contexte, ne joue pas avec les « changements Gestalt » [*geštal't-pereključenija*], mais aspire à lier ses nouvelles intuitions, conceptions et trouvailles avec le bagage du déjà fait. C'est dans l'histoire des approches sémiotiques de la langue et de la culture

42. *Ibid.*, p. 407.

qu'il trouve la possibilité même de ce lien⁴³. En général, pour Lotman comme pour Ilya Prigogine, ce qui était important, ce n'était pas la négation de la culture, mais, disons, les puissances du chaos capables de former de nouvelles structures [*struktuuroobrazujuščie potencii xaosu*]. Car c'est précisément ce qui est non-structural, intraduisible, ce qui se trouve en dehors des univers culturels ordonnés qui nous pousse à la recherche infatigable des mécanismes du « traduisible » [*perevodimost'*] culturel qui ne sont pas donnés d'avance, mais qu'il faut chercher, parfois longuement et obstinément, à tâtons et intuitivement au début. C'est ainsi que fonctionne, selon Lotman, le « modèle ouvert » de la culture : il suppose diverses formes d'interaction, sur des niveaux différents, entre le structural et le non-structural, entre le traduisible et le non-traduisible, entre le stable et l'explosif. Mais ce n'est pas une apologie de l'explosion en tant que telle, malgré ce qu'on affirme souvent : aussi étrange que cela puisse paraître, les mécanismes de ce qui est stable, de ce qui se répète – précisément à cause de leur caractère habituel – sont parfois plus difficiles à saisir que les moments d'une nouveauté frappante qui, en même temps, deviennent apparents seulement sur le fond de ce qui est stable⁴⁴.

43. Il s'agit, ici, de la combinaison de l'homéostasie avec le dynamisme qui permet à une théorie de rester telle qu'elle est, même quand elle se transforme en son propre opposé. Cf. : « La généralisation de l'expérience du développement des principes de la théorie sémiotique durant le temps qui s'est déroulé après la formulation de ses prémisses de base par Ferdinand de Saussure, aboutit à une conclusion paradoxale : la révision des principes de base confirmait décidément leur stabilité, tandis que l'aspiration à la stabilité de la méthodologie sémiotique amenait à la révision des principes les plus basiques » (Jurij Mixajlovič Lotman, « Dinamičeskaja model' semiotičeskoj sistemy » [Modèle dynamique du système sémiotique], in *id.*, *Izbrannye stat'i v trex tomax*, Tallinn, Aleksandra. T. I : *Stat'i po semiotike i tipologii kul'tury*, 1992, p. 90-101 : 90).

44. D'après Lotman, les processus dynamiques ne constituent jamais une dynamique pure et absolue, mais c'est un pendule qui oscille entre les processus explosifs et graduels [*postepennyj*]. Quant à ces derniers, on les étudiait beaucoup moins, même s'ils « constituent un aspect extrêmement important du devenir historique » (Ju.M. Lotman, *Kul'tura i vsyv.*, *op. cit.*, p. 218). Cf. également : « L'importance des processus lents et pulsatoires dans la structure générale de l'être [*bytie*] humain n'est pas moindre que le rôle des processus explosifs » (*ibid.*).

Épilogue : « être en route »

En comparant toutes les étapes du chemin intellectuel de Lotman avec les images initiales du récit-parabole, on peut dire que Lotman, certes, n'est pas resté « à l'arrière », mais qu'il a continué à travailler, notamment sur des sujets risqués de la problématique moderne : comme l'imprévisible, l'intraduisible, les modèles ouverts de la culture. Or, nous ne voulons pas non plus dire qu'il était « en première ligne », car cela nous aurait enfermée dans le cadre des représentations univoques sur le mouvement, les conflits, les formes de la lutte des forces dans la culture. Disons-le autrement : jusqu'à la fin de sa vie, Lotman était « en route ». Cette expression appartient à Lotman même, elle concerne R.O. Jakobson : « Il était toujours en route. Comment donc “dresser le bilan” ?⁴⁵ ». Aucun « format donné » ne bloquait Lotman. Comme nous l'avons déjà dit, un jour il a constaté dans la sémiotique de son époque l'absence de grandes idées et une certaine « fixation [*zastyvanie*] du matériau⁴⁶ ». Au contraire, la dynamique et la force orientée vers le futur [*prospektivnyj*] de ses propres idées sur la structure et sur le non structural sont telles que de nombreuses thèses de Lotman aujourd'hui semblent plus actuelles que ce qui a été écrit hier. Par exemple, maintenant, au moment où nous écrivons ces lignes, la chaîne de télévision russe « Kul'tura » [Culture] retransmet les « Entretiens sur la culture russe » de Lotman, tournés par la télévision estonienne en 1989. Ils donnent l'impression que Lotman répondait à des questions d'un journal de la veille – sur le patriotisme et sur le nationalisme, sur la bureaucratie comme force anti-culturelle, sur la genèse de la muflerie, sur la technique comme réalisation prévisible de ce qui est possible, sur la science et l'art comme un domaine du travail avec l'imprévisible, etc.

Cela s'explique par le fait que la sémiotique, qui interagit avec la science historique, nous permet d'inclure notre propre courte vie dans une mémoire de plus longue durée. Alors nous pouvons voir au moyen de quelles manœuvres diverses « la combinaison du prévisible et de l'imprévisible crée le jeu complexe qu'est la vie⁴⁷ ».

45. Jurij Mixajlovič Lotman, « Poslednij èkzamen, poslednij urok. Neskol'ko slov o Romane Osipoviče Jakobsone » [Dernier Examen, dernière leçon. Quelques mots sur Roman Ossipovitch Jakobson], in *id.*, *Vospitanie duši...*, *op. cit.*, p. 74-77 : 74.

46. Ju.M. Lotman, « O sud'bx “tartuskoj školy” », art. cit., p. 153.

47. Ju.M. Lotman, « Nam vse neobxodimo... », art. cit., p. 292.

Il est impossible de prédire le résultat de ce jeu, sa fin peut être tragique, et en général, selon Lotman, l'histoire n'est pas une occupation pour les personnes à faible résistance nerveuse. Il nous semble important de souligner ici, encore et encore, que les réflexions sur la structure des participants de l'École sémiotique de Moscou-Tartu comportaient une composante historique. En général, on considère que le structuralisme dans les sciences humaines est dépassé. Mais il serait plus logique d'admettre que le structuralisme statique et archaïque est en quelque sorte lui aussi une fiction et que, respectivement, plutôt que d'essayer de « saisir au vol » le nouveau post-structuralisme (ou, au contraire, plutôt que de manquer une occasion de s'en emparer – l'interprétation dépendra de la position du critique), Lotman découvrait les modalités dynamiques de la pensée structuraliste qui avaient déjà été indiquées par les « formalistes tardifs » (ou par les « premiers structuralistes ») R.O. Jakobson et Youri Nikolaïevitch Tynianov dans leurs thèses pragoises de 1926. Bref, dans la pensée sur la structure existaient, existent encore et pourront encore être découvertes de nouvelles possibilités.

Somme toute, pour nous, les réflexions sur la parabole lotmanienne n'ont pas un intérêt purement historique. Nous avons essayé de reconstruire et de « déchiffrer » les souvenirs de Lotman concernant ce qu'il a réellement vécu (durant la guerre et dans la science), en les comparant avec ce qui était actuel au début des années 1990 et ce qui, pour nous déjà, est devenu histoire, ainsi qu'avec nos propres expériences intellectuelles et avec les réalités de la vie actuelle. Une telle mémoire multicouche – si nous arrivons, au moins dans une certaine mesure, à la reconstruire – « n'est pas seulement une trace du passé, mais aussi un mécanisme actif du temps présent⁴⁸ ». Et c'est peut-être aussi un mécanisme actif du futur que nous ne connaissons pas et que nous ne pouvons pas connaître. Probablement, le plus moderne chez Lotman était qu'il nous a appris à ne pas avoir peur du futur, comme lui, encore jeune, avait appris à ne pas en avoir peur, même en première ligne où on tuait souvent. Durant les dernières années de sa vie, Lotman, qui découvrait et en partie visait de nouveaux chemins, reconnaissait que sa compétence était parfois « plus étroite que ses intérêts », qu'il avait de nombreux doutes. Or, la rencontre avec de nouvelles réalités, avec ce qui est indéterminé et imprévisible ne paralysait pas cet homme intelligent et courageux, mais le poussait

48. Ju.M. Lotman, « Vnutri mysljaščix mirov », art. cit., p. 388.

vers de nouvelles recherches. Dans cette intrépidité vis-à-vis des difficultés du parcours professionnel et humain, l'éthique du guerrier et l'éthique du chercheur sont les mêmes.

Institut de philosophie de l'Académie des Sciences de Russie
Université d'État des sciences humaines de Russie (RGGU) (Moscou)
Centre de recherches CERCEC (EHESS-CNRS) (Paris)

Traduit du russe par Ekaterina Velmezova et Sébastien Moret